

Variations sur l'horizon

Par **Olivier PERRIQUET**

Artiste, chargé de la recherche
Le Fresnoy - Studio National des Arts Contemporains



Horizon (Five Pounds a Belgian) – John Smith 2012, vidéo, boucle sans fin © John Smith Films 2018
<http://johnsmithfilms.com/selected-works/horizon-five-pounds-a-belgian/>

« Quand on me parlait d'horizon retiré, de Mages qui savaient vous enlever l'horizon et rien que l'horizon, laissant visible tout le reste, je croyais qu'il s'agissait d'une sorte d'expression verbale, de plaisanterie uniquement dans la langue. Un jour, en ma présence, un Mage retira l'horizon tout autour de moi. Que ce fut magnétisme, suggestion ou autre cause, la soudaine soustraction de l'horizon (j'étais près de la mer dont un instant plus tôt je pouvais apprécier l'immense étendue et les sables de la plage) me causa une angoisse tellement grande que je n'aurais plus osé faire un pas. Je lui accordai aussitôt que j'étais convaincu, et tout et tout. Une sensation intolérable m'avait envahi, qu'à présent même je n'ose évoquer » - *Henri Michaux, Au pays de la Magie, Ailleurs*

L'horizon borde toujours, par principe, un lieu situé au loin qui échappe à nos perceptions ou à notre entendement. Pris dans son sens premier, l'horizon est une ligne immatérielle et inaccessible présente au fond du paysage lorsqu'il est dégagé. Chacun en a déjà fait l'expérience sensible : le contempler nous met facilement dans un état d'admiration et de rêverie. Romantique ? Pas toujours. J'expose ici la façon dont quelques artistes ont exploré ce motif au travers du cinéma, de la vidéo ou de la réalité virtuelle.

Le lieu de phénomènes incertains

Ligne imaginaire située au loin, l'horizon est un artifice de la perception car il ne correspond à aucune réalité matérielle. L'absence de repères à une telle distance ne permet pas

d'assigner de dimensions aux objets et le long trajet parcouru dans l'atmosphère par les rayons lumineux qui nous parviennent, les rendant sensibles aux perturbations, font de l'horizon un lieu propice à toutes les distorsions.

Dans une vidéo intitulée *Chott el-Djerid (A portrait in light and Heat)* (1976), l'artiste américain Bill Viola explore le monde des illusions et étudie la façon dont elles sont produites en captant les distorsions optiques et acoustiques de la nature. La vidéo montre en alternance des scènes de mirages dans le désert et des images des prairies enneigées de l'Illinois où des conditions climatiques, pourtant opposées, suscitent un sentiment d'incertitude analogue. On découvre alors lentement le caractère distinctif d'un lieu, sa puissance et son énergie. La pièce de Bill Viola ne concerne pas tant les

mirages que les limites de l'image, c'est-à-dire la façon dont l'écart par rapport aux conditions normales de vision, ou le manque d'informations visuelles adéquates, nous amène à réévaluer nos perceptions et à réaliser à quel point elles sont parfois *extra-ordinaires*.

On retrouve ce motif chez le cinéaste allemand Werner Herzog dans le film *Fata morgana* (1971) où le réalisateur nous maintient là aussi dans une incertitude quant à ce que ces images représentent, son intention originelle étant de réaliser, à partir de prises de vues réelles, un film de science-fiction censé montrer les images d'une planète en train de mourir, située dans la Galaxie d'Andromède. La première des trois parties que comporte le film (*Creation, Paradise, Golden age*) nous montre, pendant une quarantaine de minutes, des plans sur le désert du Sahara et du Sahel où se produit un phénomène optique résultant d'une combinaison complexe de mirages, tandis qu'une voix off accompagne ces images d'un récit de la création du Monde tiré de la mythologie des peuples précolombiens, donnant une dimension cosmogonique à l'ensemble.

L'horizon s'éloigne quand l'observateur avance

L'horizon, s'il est lointain et immatériel, possède également une propriété singulière : il s'éloigne à mesure que l'observateur avance et l'élan qui nous pousse alors à nous en rapprocher constitue parfois un ressort dans l'écriture d'une fiction.

La célèbre installation *The Legible City* (1988) de l'artiste australien Jeffrey Shaw exploite cette « pulsion de poursuite » afin de maintenir son public captif du dispositif. Le visiteur se voit invité à enfourcher une bicyclette avec laquelle il parcourt virtuellement une ville projetée devant lui, constituée de lettres en 3D générées par ordinateur, formant des mots et des phrases qui figurent les murs le long des rues. Les plans au sol sont ceux, réels, de Manhattan, Amsterdam et Karlsruhe, mais l'architecture est remplacée par ces motifs synthétiques, procurant un certain trouble (dans une expérience qui semble a priori n'être que ludique) lié à la connaissance que peut avoir le public des lieux *réels*. Le guidon et les pédales du vélo permettent de se diriger et de contrôler sa vitesse, l'effort physique participant grandement à procurer un sentiment d'immersion, tandis que l'horizon qui s'enfuit devant le visiteur métamorphosé en cycliste le maintient en haleine, au figuré comme au sens propre.

L'espace est vide, aucune présence ne détourne son désir pour l'emmener ailleurs. C'est un match entre le visiteur en maillot jaune et la ligne d'horizon.

Une ligne d'appui pour l'œil

Dans les dispositifs de réalité virtuelle comme au cinéma, il semble que le réalisme appelle la présence d'une ligne d'horizon ou tout au moins de quelque objet stable, *degré zéro* du point de repère sur lequel poser son regard ou focaliser son attention.

La région centrale (1971), film expérimental réalisé par l'artiste canadien Michael Snow, met cette idée à l'épreuve. Snow souhaitait produire l'« *enregistrement total d'un lieu naturel* ». Le film dure trois heures pendant lesquelles l'observateur se fait cette fois-ci plante plutôt qu'animal ou cycliste. Son point de vue est statique mais son corps est virtuellement soumis à toutes les contorsions imaginables. La caméra, fixée sur un bras robotisé, est pilotée par un programme qui semble épuiser les possibilités de mouvement, le résultat n'ayant plus rien d'humain : si les mouvements de rotation [pan, tilt] sont fréquents au cinéma, la caméra pivote rarement sur son troisième axe [roll], celui qui traverse le centre de la lentille dans le sens longitudinal et maintient stable la ligne d'horizon. Dans ce paysage, on ne voit rien d'autre que le désert aride, le soleil et l'horizon, l'homme s'étant intégralement absenté, d'un côté de la caméra comme de l'autre. « *L'effet produit par le mouvement mécanisé sera équivalent à ce que j'imagine être les premières images de la surface de la lune filmées avec rigueur* », écrit Snow dans une interview donnée en 2002 au centre Pompidou, « *on aura l'impression de voir un enregistrement du dernier paysage naturel terrestre, un film que l'on emportera dans l'espace en souvenir de ce que fut la nature. Je veux faire passer un sentiment de solitude absolue, une sorte d'adieu à la planète Terre, ce que, me semble-t-il, nous sommes en train de vivre* ».

Ce qu'il fait de l'extérieur se voit à l'intérieur

On raconte qu'en observant s'éloigner les bateaux au loin Aristote avait remarqué que la poupe disparaissait avant les voiles sous l'horizon. Il en avait déduit que la Terre était courbe. (Avait-il deviné qu'elle était intégralement ronde ?). Engloutissant et restituant les navires devant les yeux d'Aristote, la ligne fictive où mer et ciel semblent se rejoindre a suscité chez celui-ci un mouvement de la pen-

sée, et déplacé ainsi l'horizon spéculatif de la connaissance. Imagine-t-on de même l'émotion qu'ont pu ressentir par le passé ceux qui, à une époque où les images ne circulaient qu'oralement au travers des contes et des légendes, se sont retrouvés subitement face à l'océan ?

Depuis les années 1980, le photographe japonais Hiroshi Sugimoto parcourt le monde en photographiant la mer en noir et blanc à l'aide de poses longues, habité par cette question : « *Quelqu'un peut-il aujourd'hui voir un paysage comme un homme primitif pouvait le voir ?* ». La série *Seascapes (1980-2015)* invite à une méditation sur le passage du temps et sur l'histoire naturelle de la Terre réduite à ses substances primordiales les plus élémentaires : l'eau et l'air. Sur ces photographies, l'horizon n'apparaît jamais exactement deux fois de la même manière. Les photographies sont romantiques mais absolument rigoureuses, apparemment universelles mais pourtant extrêmement spécifiques. Sur ces images lisses, comme usées par le temps qui a gommé les plis et ondulations de l'océan, apparaît souvent une brume douce et opaque qui trouve écho dans les mythes de la création Babyloniens auxquels le sociologue Munesuke Mita fait référence dans le catalogue qui accompagne la série. L'eau et l'air, soumis à la lumière : toutes les conditions sont manifestement là pour l'apparition de la vie.

Le passage du temps laisse sa trace sur l'horizon

L'horizon, dans son apparente permanence, invite à une méditation sur le temps. Mais, comme le touriste estival qui s'aventure un peu trop près du bord pour prendre une photo, gare à la vague lorsqu'elle arrive. Méfiance...

Horizon (Five Pounds a Belgian) (2012) est une vidéo présentée sous la forme d'une boucle sans fin réalisée par le cinéaste expérimental anglais John Smith. Tournées sur la côte britannique, les images présentent la mer, filmée à chaque fois selon le même cadrage mais dans des conditions météorologiques variées. Ce qui capte en premier lieu l'attention, c'est la composition, les variations de couleur et de contraste de la mer avec la météo changeante. Mais, comme à son habitude, le cinéaste déjoue avec humour les attentes implicites du spectateur, en rendant ses images suspectes. Leur monotonie naturelle est désamorcée par un montage inattendu dont les plans sont parfois extrêmement courts, si bien qu'un doute s'installe sur le fait qu'elles soient bien réelles. De même, le son de la mer est mixé d'une façon

inhabituelle (comment alors le distinguer d'un bruit blanc synthétique ?). Mais soudain apparaît un événement fortuit survenu lors du tournage : une personne promenant son chien, traversant tranquillement le champ de part en part au premier plan, anéantissant toute équivoque sur la nature des images.

Le passage de l'horizon laisse sa trace sur la ligne du temps

La perception subjective du temps est proportionnelle à l'âge, paraît-il. Très littéralement, une dizaine d'années serait perçue par un enfant de dix ans comme le serait une période de trente ans par un trentenaire. Je ne sais si c'est vrai mais l'idée laisse songeur : comment en effet prendre la pleine mesure d'une durée supérieure à celle qu'on a vécue ? Il y aurait une limite trouble située dans le futur marquant le seuil d'un devenir impensable, qui s'éloigne à mesure qu'on vieillit, avant que ne vienne la dépasser, pour s'y substituer, un autre horizon auquel on ne peut se soustraire... Traverser l'horizon, pour autant qu'on puisse imaginer une telle épreuve, est un événement critique, qui implique une rupture, comme peut l'être la traversée d'une *singularité* mathématique. Ainsi, les astrophysiciens nous enseignent que si un voyageur intersidéral, à l'approche d'un trou noir, parvenait à franchir, sans être désagrégé par les forces colossales auxquelles il serait soumis, ce qui en matérialise la surface et qu'ils nomment *l'horizon des événements*, le temps s'écoulerait désormais pour lui, idée vertigineuse, à l'envers.

Apte à se décliner en toutes dimensions (un point sur la ligne du temps, une ligne à l'interface du ciel et de l'océan, une surface enveloppant un monstre cosmique), l'horizon a de quoi fasciner. Démarcation imaginaire et mouvante entre visible et invisible, entre ce qui nous est familier et ce qui est étrange, lieu inaccessible, propice à l'apparition de phénomènes troubles, qui fuit lorsqu'on s'en approche mais reste néanmoins suffisamment stable pour être la condition de notre équilibre, l'horizon semble protéger notre existence de l'intrusion d'un monde incommensurable au nôtre, insensé, vers lequel on se dirige pourtant inéluctablement. Et si, par quelque progrès définitif, altération irréversible de la perception, clôture intégrale de la connaissance, ou... acte de magie noire, l'horizon venait à disparaître ? Ne serait-ce pas là, nous dit Michaux, une idée insoutenable ? ■